

CHAPITRE XXIII.

MASCARADE. — DÉSESPOIR.

Kasimir aimait à consacrer aux plaisirs les moments dérobés à ses devoirs. Souvent, après les travaux du jour, il faisait venir des musiciens et des danseurs, et se délassait à les voir et à les entendre. Les bouffons et les nains formaient une partie nécessaire de toutes ces fêtes ; ils s'évertuaient à exciter le rire, à tourner en ridicule les seigneurs qui



ne savaient pas apprécier les vues sages du monarque, et par une sottise vanité prétendaient maintenir les grossiers usages de leurs ancêtres, en s'opposant à toute réforme, à toute amélioration. Quelquefois un carrousel, un tournoi, une joute, des jeux d'adresse, attireraient durant le jour l'élite de la noblesse, et les vastes jardins du château offraient le spectacle le plus animé; souvent le bal et de joyeuses mascarades égayaient l'intérieur des appartements.

Les habitants de Krakovie étaient accoutumés au bon goût et à la magnificence que Kasimir déployait dans ces fêtes; mais ils n'avaient pas encore été témoins d'amusements si variés que ceux qui s'étaient succédé au palais, depuis le milieu du jour, et devaient continuer bien avant dans la nuit.

Dans l'après-midi, il y avait eu un bril-

lant carrousel, un tournoi et des joutes, où les premiers seigneurs de la cour, richement vêtus, montés sur de superbes chevaux, avaient rivalisé de vigueur et d'adresse. Des prix avaient été distribués aux vainqueurs par les dames les plus belles et les plus jeunes. A l'approche de la nuit, un repas splendide fut servi, et il ne manqua ni spectacles grotesques, ni saltimbanques, ni musiciens, ni jolies danseuses pour l'égayer. Lorsque le jour disparut, une éclatante illumination le remplaça comme par magie. Le bal succéda au repas, animé par des mascarades, et offrant les costumes les plus riches et les plus piquants; des chants harmonieux se faisaient entendre dans l'intervalle des danses. Tous ces divertissements réunis donnaient à la réunion tant de vie et de mouvement, que chacun se laissait aller au plaisir, devenait enjoué, parlant et communicatif.



Chacun contribuait à la fête par la vive impression qu'il en recevait. C'était un enivrement qui gagnait toutes les têtes, rendait les heures courtes et les sensations délicieuses. Certes, rien ne décelait un complot, rien ne trahissait les projets de vengeance de Kasimir. Le roi, satisfait de l'acquiescement des accusés, était réellement gai et joyeux; il animait tout de sa parole et de sa présence. Les conspirateurs croyaient leur secret bien gardé, de sorte que personne n'avait de contrainte, et que la joie était générale.

Toute la plaine qui descendait en pente du château jusqu'aux bords de la Vistule était également illuminée; de la musique se faisait entendre de distance en distance, et des tentes étaient plantées, où l'on trouvait de longues tables couvertes d'oies rôties, de diverses viandes et de gros morceaux de

pain de gruau. C'étaient les tables destinées aux *enfants* du roi : ainsi Kasimir appelait les ouvriers de Krakovie et les paysans des environs.

Au milieu des jardins qui embellissaient la plaine, se trouvait un bassin rempli de bonne bière, avec une fontaine jaillissante qui la faisait retomber à flots dans des cruches que tendaient les heiduques royaux, pour la distribuer à tous ceux qui en demandaient. Ceci était chose ordinaire; jamais Kasimir ne donna une fête ou un banquet sans que ses *enfants* n'y prissent part.

La cour qui conduisait au château offrait quelque chose d'inaccoutumé. C'était là que d'habitude se rangeaient les voitures des seigneurs invités, et qu'on promenait les chevaux des nobles hôtes. Aujourd'hui le grand chambellan leur a indiqué un autre emplacement, et toute la cour est remplie par



la garde à cheval, dont les casques, les sabres et les armures rayonnent et étincellent au feu des lumières.

En vérité, cette fête surpasse même celle donnée, il y a un an, par l'amoureux Kasimir; en l'honneur de Rokiczana, lorsque, pour la première fois, il la présenta à ses courtisans frappés de sa beauté et jaloux de sa haute faveur. A l'intérieur du château, tout ce qu'il y a de plus distingué en seigneurs et dames de Krakovie et ses environs se presse dans des salles richement décorées, et rivalise de luxe et d'élégance. A l'extérieur, les mille lampions, les torches fumantes, les globes de feu, joignent leurs clartés aux lumières étincelantes du château, colorant de leurs reflets rougeâtres tout l'horizon, de telle sorte qu'à distance il semblerait qu'un incendie terrible dévorât le palais. Les cris des heiduques qui promè-

nent les chevaux de leurs maîtres, le bruit des équipages, le son de la musique répété par les échos des collines, les chants et les danses, la foule qui se presse, tout contribue à donner à cette fête quelque chose de magique et d'enivrant où chacun se laisse prendre, oubliant ses soucis de la veille et du lendemain, pour ne songer qu'au plaisir du moment.

Il ne manquait à la fête ni le pan de Wola qui arriva sur un cheval magnifique, ni le prêtre Martin. Le malin nain observait que le vénérable prélat prenait un vif plaisir à voir les danseuses sauter sur la corde, et qu'il paraissait plus touché de leurs poses un peu hasardées que de l'adresse et de l'agilité de leur danse.

Toute la journée, Kasimir avait été gai et joyeux; mais, quand la nuit approcha, quand les bougies furent allumées, et que



les masques commencèrent à parcourir les salons, le roi devint pensif et se déroba à ses courtisans pour aller goûter un moment de solitude dans son cabinet particulier. Là il s'assied près de la croisée, et, les yeux fixés sur la longue rue de Krakovie qui aboutit aux portes de Saint-Florian, il observe chaque voiture qui se dirige vers le château, comme si quelqu'un lui manquait, et qu'il attendit l'arrivée d'une personne dont la présence lui serait nécessaire. Enfin, lorsque l'horloge de la tour eut sonné huit heures, il se lève, fait appeler son page et lui demande vivement de quelle manière il a rempli ses ordres.

— J'ai fait tout ce que Votre Majesté m'a commandé.

— Et les hôtes invités ?

— Ils sont arrivés depuis longtemps.

— Qui ?

— Le confesseur de la noble Rokiczana et le prêtre Martin.

— Mais Esterka, malheureux, Esterka ; ne t'ai-je pas commandé de partir et de l'amener ici elle et son père ?

— Oui, sire, Votre Majesté me l'a commandé ; mais cinq minutes plus tard elle a révoqué ses ordres.

— Révoqué !... moi !...

— Sire, n'est-ce point par votre ordre que la noble Rokiczana m'a rejoint pour me prévenir que vous aviez changé d'avis, que vous aviez songé à l'inconvenance d'inviter une Juive à une fête où doit se trouver l'élite de la noblesse et du clergé ?

— Elle a dit cela ?

— Oui, sire ; et, au lieu de chercher Esterka, elle m'a commandé d'amener son confesseur. J'ai trouvé chez lui le prêtre Martin,



et tous deux sont au château depuis plusieurs heures.

Kasimir, plein de colère à ces paroles, sort brusquement du cabinet, traverse la salle avec tant de vitesse, qu'il ne s'aperçoit pas qu'un masque l'observe et le suit, et se rend au boudoir où se trouve Rokiczana.

Elle était seule, occupée à sa toilette, attachant à son collier le brillant que lui a fait remettre Grégoire en demandant une audience au roi. Lorsqu'elle entend la porte s'ouvrir avec fracas, et qu'elle voit paraître Kasimir les sourcils contractés, la figure pâle, elle devine aussitôt ce qui l'amène; mais elle ne perd pas son assurance : elle compte encore sur l'empire de ses charmes, et espère justifier son audace.

— Est-il vrai, madame, demanda Kasimir avec force, que vous vous soyez servie de

mon nom pour révoquer et changer mes ordres?

Rokiczana s'approche du roi, la tête baissée, le sourire sur les lèvres, une douce langueur dans les yeux, et, lui tendant la main, elle lui répond d'un ton suppliant, mais qui trahissait l'assurance d'obtenir sa grâce :

— Pardonne, Kasimir, pardonne! le tuoyant ainsi, ce qui lui arrivait seulement dans les moments d'amour et de délire, où elle oubliait que celui auquel elle s'adressait était son roi et maître. Mais, si tu savais, ajoute-t-elle, comme je t'aime, tu me pardonnerais ma folle jalousie. Cette Juive me tue. Tant qu'elle a été sous le poids d'une accusation capitale, j'ai compris que le roi pouvait lui témoigner de l'intérêt, lui accorder sa protection; mais aujourd'hui qu'elle est déclarée innocente, qu'elle est libre, Ka-



simir, pourquoi la faire venir dans ce palais?

— Pourquoi la faire venir dans ce palais, pourquoi? Et depuis quand donc suis-je forcé de vous rendre compte de mes actions et de vous demander votre consentement? Qui vous a donné ce droit, madame?

— Ton amour, Kasimir, tes serments, mon dévouement. Et elle baissa la tête et des larmes ruisselèrent sur ses joues; de vraies larmes de douleur, car c'est pour la première fois que le monarque s'est montré insensible à ses épanchements, c'est pour la première fois qu'il l'a appelée *madame*.

— Oui, c'est cela, c'est mon amour qui vous autorise à abuser de mon nom! reprit Kasimir d'un ton ironique; dites plutôt que c'est ma faiblesse. Si vous avez régné sur mon ame, ce n'est pas une raison pour tromper mes pages et donner des ordres contrai-

res aux miens. Je prétends ne pas être un simulacre de roi, mais bien être seul maître dans mon palais.

— Que dites-vous, sire? reprit Rokiczana blessée de s'entendre adresser un semblable reproche. Quand donc me suis-je mêlée de vos affaires? N'ai-je pas toujours respecté vos moindres volontés? n'ai-je pas toujours trouvé bon tout ce qui venait de Kasimir? Mais pouvais-je ne pas éloigner de votre demeure celle que tout le monde m'indique pour ma rivale? Hier encore, vous m'assuriez de votre amour. Sans doute, j'ai eu tort. Je devais vous prier de m'épargner une souffrance, d'écarter vous-même celle qui me porte ombrage. Lorsque je vous ai entendu donner l'ordre de l'inviter, de l'amener, et que mon imagination me l'a représentée parée, recherchée, admirée, ah! j'ai frémi, ma raison m'a quittée: égarée, folle, ivre



d'amour, ivre de jalousie, j'ai été entraînée à me servir de votre nom pour la repousser, pour l'éloigner. Kasimir, sa vue m'aurait tuée.

— Eh ! bien, madame, répliqua Kasimir d'un ton résolu, pour vous apprendre qu'on n'abuse pas impunément de mon nom, à l'instant je ferai venir celle que vous haïssez tant, et, pour la dédommager d'une injuste persécution, la première place au banquet lui sera réservée, c'est elle qui sera reine de la fête.

Et Kasimir se disposait à sortir et donner de nouveaux ordres.

Rokiczana, entendant cette menace, se sentit une telle douleur, une telle rage, qu'elle ne songea plus à rien ménager. Quittant le ton de la prière, elle se place droite entre la porte et Kasimir, et la figure pâle,

les yeux immobiles, les lèvres relevées, elle dit avec l'accent du désespoir :

— Vous ne le ferez pas.

— Qui m'en empêchera ?

— Moi.

— Madame, dit gravement Kasimir, je veux sortir.

— Vous ne sortirez pas que je n'aie l'assurance que vous ne ferez pas venir ici cette maudite Juive.

— Vous vous oubliez, madame.

— Non, Kasimir, non ; c'est une résolution prise ; et elle tenait la porte de ses mains tremblantes.

Kasimir sourit de pitié, et, tournant le dos, il se dirigea du côté opposé où une sortie dérobée conduisait au grand corridor.

Rokiczana, voyant que Kasimir lui échappait sans qu'elle pût s'y opposer, lui lance un regard terrible, et frémissant de tout son



corps, elle court ouvrir la fenêtre pour se précipiter sur le pavé de la cour. Kasimir n'a que le temps de se jeter sur elle et de la retenir.

— Que fais-tu ? demande le roi stupéfait ; il connaissait les passions violentes de Rokiczana, mais il n'avait jamais pensé que l'amour et la jalousie pussent la porter à ces extrémités.

— Je veux mourir, je veux me donner la mort. Pourquoi me retenir ? laissez-moi. Quand vous m'avez demandé amour pour amour, quand vous m'avez prêté mille serments de constance et de fidélité, je vous ai dit que je ne survivrais pas à votre abandon et à mon déshonneur. Et vous me préférez une misérable Juive ! Non, non, je ne veux pas voir son triomphe ; je ne supporterai pas les rires de vos courtisans, ni de ces grandes dames qui ne pouvaient me par-

donner mon bonheur, et se réjouiront de me voir dédaignée, repoussée. Je vivais de votre amour ; il me protégeait, il m'élevait au dessus de ces femmes dont alors je pouvais mépriser la jalousie et la haine. Délaisée, je ne suis plus rien, la vie m'est odieuse. Laissez-moi, laissez-moi.

Et elle se débattait dans les bras de Kasimir, cherchant à se briser la tête contre le mur.

— Plus bas, Rokiczana, plus bas ; calme-toi ; n'oublie pas qu'on peut nous entendre, que le monde est là dans les salons.

— Plus bas, me calmer ! Et que me fait à moi le monde ! Ne suis-je pas une femme perdue, épouse sans mariage, favorite outragée, chassée ? Votre amour, votre amour seul pouvait faire respecter la femme qui, par l'excès de sa passion, a oublié pour vous tous ses devoirs. Vos courtisans étaient à